

5 JANVIER > ROMAN France

L'été 1986

Récit d'un été de l'adolescence de l'auteur de *Jouer juste* et *Entre les murs*.



La quarantaine approche et François Bégaudeau remonte le temps. La jeunesse, c'est son territoire, il l'a encore prouvé récemment avec *Parce que ça nous plaît. L'invention de la jeunesse* avec Joy Sorman (Larousse, 2010). Et ce dernier roman montre qu'il n'a pas beaucoup d'efforts à faire pour se connecter à sa propre adolescence. Elle est encore fraîche. L'écrivain a eu 15 ans en 1986. Cet été-là, dans les premiers jours de juillet, François qui n'a embrassé que trois filles, « *jamais plus loin* », débarque sur la côte vendéenne à Saint-Michel-en-l'Herm où sa famille et lui ont habité avant de s'installer à Nantes huit ans plus tôt. « *Le Nantais* » retrouve pour les vacances les locaux – Joe, Cédric et sa sœur Cathy, Sandrine – et les joueurs en déplacement venus du nord et de l'est de la France : Céline de Metz. Stéphanie de Loire-Atlantique, Julie de Saint-Pierre-des-Corps et Emilie pas encore arrivée de Vitry-sur-Seine...

Couchera ? Couchera pas ? C'est la problématique obsédante du narrateur qui doit trouver sa résolution dans le périmètre resserré compris entre la plage et les campings de La Faute-sur-Mer, le Luna Park et le Gaga, le bar où officie au baby l'intouchable Tony. C'est l'été où on abandonne le vélo, où on passe à la Kro, où on peut envisager de perdre exprès dans les premiers tours du tournoi de tennis parce qu'on a mieux à faire. « *La reconfiguration adolescente*. » Autant dire une lutte violente sous une terrible loi du marché. Dans ce choc qui met face à face les ruraux et les citadins, ceux des plages et ceux des marais, les puceaux et les hommes, les filles qui couchent et celles non, le narrateur, lui, est au milieu du guet dans tous les sens du terme, dans la parfaite position du jeune provincial de la classe moyenne.

Bégaudeau croise parfois le Houellebecq des Particules élémentaires ou la Despentes de Bye bye Blondie.

François Bégaudeau



CATHERINE HÉLIE/GALLIMARD

L'empire des sens

Jean-Marie Rouart



DR GALLIMARD

Le sport, les filles, la politique – en juillet 1986, il est « *communiste tendance léniniste* » –, tout se vit dans le même esprit de compétition avec soi-même et avec les autres : trophées, notations, évaluation des performances... De ce point de vue qui tient en respect la moindre trace de romantisme et de possible sensiblerie, Bégaudeau se place toujours dans et en dehors du jeu. Car il adore ça, le jeu. *Jouer juste* enjoignait le titre de son roman le plus réussi. Jouer serré, fin, gros, « *le choix perdant* »... mais jouer.

L'amour est social avant tout, vérifie-t-il une nouvelle fois. Mais c'est l'âge où le cerveau semble avoir moins de sex-appeal que de culot, où Cédric, avec ses dents pourries par les sucettes au Coca, a encore sa chance dans la grande compétition. C'est là où Bégaudeau croise parfois le Houellebecq des *Particules élémentaires* ou la Despentès de *Bye bye Blondie*. Même si c'est plutôt au cinéma, vers lequel l'écrivain se tourne ces derniers temps, que fait penser ce roman : *Mes petites amoureuses* de Jean Eustache, Pialat, Philippe Faucon ou Cédric Kahn. Un peu Guiraudie aussi.

Pas sûr que *La blessure la vraie* réconcilie l'écrivain avec ses détracteurs qui vont retrouver son goût pour le brut de décoffrage, la virilité rustique, son économie primaire des émotions. C'est son côté « même pas mal, même pas peur ». L'ironie qui ne désarme jamais. Son orgueil. Sa pose vitale. « *J'y vais comme ça vient, tant pis, de la connerie au kilo plutôt que le silence ça m'est resté.* » Pourtant, il y a ici un effet particulièrement réussi d'anticipation quand est glissé incidemment ce qui va advenir de l'été 1986. Des discrètes et vertigineuses fenêtres sur le futur : la digue qui lâchera vingt-trois ans plus tard. Noiera le passé et les gens sous les eaux. Pour de vrai.

Ce roman est une feinte et un sabotage : le titre, les premières pages installent une tension dramatique, une promesse de malheur que Bégaudeau va s'employer à entretenir et à démystifier en même temps. Depuis *l'Antimanuel de littérature* (Bréal, 2008), on sait ce qu'il pense du cliché de la *blessure*, celle avec et sur laquelle un écrivain est supposé écrire. Ici il invente la vraie-fausse blessure. Et c'est jouer malin.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Un homme, une (jeune) femme, une passion et des drames. Du pur Rouart.



Le héros, le narrateur, est un homme d'un certain âge (« *un barbon* », aurait-on dit chez Molière), rédacteur en chef d'une modeste revue d'art rachetée par un magnat de l'agroalimentaire pour sa femme. Laquelle impose parti-

fois à son employé des artistes dont elle a entendu parler dans les dîners en ville, comme le Finlandais Molnar, l'une des coqueluches du moment, célèbre pour ses portraits de femmes très très dévêtues.

Notre homme est un être exalté, extrêmement sensuel, incapable de résister au charme féminin. Son mariage est plus que moribond. Mais c'est aussi un écrivain raté, dont la carrière littéraire s'est vite achevée dans l'impuissance. Il en garde rancœur et blessures irréversibles. « *On ne sort pas indemne d'avoir voulu écrire*, note-t-il. *C'est comme pour un curé d'abandonner la prêtrise.* »

Invité en Finlande pour une conférence qui l'accable, il aborde ce froid pays d'une humeur bien rogue, jusqu'à ce qu'il fasse la connaissance d'Helena. Une toute jeune femme magnifique et candide (en apparence), cultivée, qui prépare un doctorat sur Eugène Fromentin. Ils sympathisent, et au-delà ! Rentré à Paris, le narrateur se rend compte qu'il est fou amoureux d'Helena, et n'aura de cesse de la revoir. Miracle : elle vient s'installer en France afin d'effectuer des recherches dans nos bibliothèques. Et pas seulement : une liaison torride s'installe, où l'on découvre que la belle est bien plus délurée qu'il n'y

paraît, voire franchement perverse, mythomane et manipulatrice. Ainsi, afin de se faire épouser, prend-elle un malin plaisir à collectionner les aventures – dont une avec Molnar, pour qui elle accepte de poser nue – qui mettent à la torture son amoureux éperdu.

Lequel, toutefois, ne se décide pas : d'abord, il est encore marié, ensuite, il refuse de se laisser passer la corde au cou. Entre ces deux êtres, il ne peut être question d'un amour banal : mais d'extase et de déchirements, de ruptures et de drames...

Un homme, une femme, chabadabada. C'est beau comme du Lelouch ou du Sautet. Ceux qui apprécient la manière de Jean-Marie Rouart le retrouveront tout entier dans ce roman psychologique de facture classique, constitué, dans ses deux premières parties, les plus tendues, de courts chapitres qui donnent du nerveux à la narration. Un peu comme des fragments d'un journal, et ce n'est pas un hasard puisque le narrateur est un lecteur fervent du *Journal intime* de Benjamin Constant, son maître en égotisme. Constant contre Fromentin, on nage en plein XIX^e siècle. Et l'opposition est symbolique aussi de celle des caractères des deux héros.

C'est du Rouart pur malt (ou plutôt pur akvavit). Un livre fébrile, pressé, élégant, aux résonances personnelles, où l'écrivain romance une de ces histoires qui lui collent à la peau.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Jean-Marie Rouart

La guerre amoureuse

GALLIMARD

TIRAGE : 15 000 EX.
PRIX : 18 EUROS ; 256 P.
ISBN : 978-2-07-013104-4
SORTIE : 5 JANVIER



François Bégaudeau
La blessure la vraie
VERTICALES

TIRAGE : 8 000 EX.
PRIX : 19 EUROS ; 312 P.
ISBN : 978-2-07-013107-5
SORTIE : 5 JANVIER



12 JANVIER > ROMAN France

Les silences du père

Journaliste au *Point*, **François-Guillaume Lorrain**, plus de dix ans après *Les enveloppes*, revient au roman avec *L'homme de Lyon*.



Tiens, un revenant ! Découvert avec un premier roman dérangeant, *L'élève troublé* (Fayard, 1995), à propos duquel Jean-François Josselin convoquait alors, dans son article élogieux du *Nouvel Observateur*, la figure de Tony Duvert, François-Guillaume Lorrain avait ensuite continué dans la voie romanesque. Et signé deux volumes plus que prometteurs, *L'équipier* (Fayard, 1997) et *Les enveloppes* (Stock, 1999). Puis ce normalien, qui a été enseignant et traducteur, a choisi de bifurquer vers le journalisme. Dans les pages du *Point*, on a pris l'habitude de lire ses articles sur le cinéma, l'histoire, ou le roman.

Journaliste lui aussi, le narrateur de *L'homme de Lyon* a perdu son père, décédé en février 2001 dans la chambre 432 de l'hôpital du Val-de-Grâce. « *Un père, à la fin, c'est un animal blessé, vulnérable. Une machine qui se déginglue et qui casse de partout* », dit-il en parlant du sien. Guy Marie Joseph Rolin, stomatologue aux faux airs de Jean Paul II. Un type

« *un peu spécial* » qui n'aimait pas beaucoup la France ni les Français, préférant emmener sa famille en vacances dans les pays de l'Est. Peu avant de mourir, le docteur Rolin avait déposé à la banque une lettre écrite sur papier bleu. Il y avait joint une boîte en carton contenant une liasse de photos et des documents. Un dossier dont le journaliste prend possession huit ans après sa disparition. Quel lien existe-t-il entre une photo où Jean Moulin, alors préfet de la République, pose à distance d'un officier allemand et celle d'un dénommé Werner Stoglit? Entre les bombardements de Lyon en mai 1944 et les sept Juifs fusillés à Rillieux-la-Pape un mois plus tard ? A l'instar de Patrick Modiano, dont l'ombre plane ici, François-Guillaume Lorrain a la mémoire des lieux. Entre Paris, Lyon, Berlin et Menton, il dénoue peu à peu les fils d'un lancinant mystère familial. L'occasion de broder l'émouvant portrait d'un père qui n'a pas su dire les choses de son vivant et rêvait pourtant de réconciliation.

ALEXANDRE FILLON

François-Guillaume Lorrain

L'homme de Lyon

GRASSET

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 16 EUROS, 256 P.

ISBN : 978-2-246-77211-8

SORTIE : 12 JANVIER



9 782246 772118

13 JANVIER > ROMAN France

La fille de William

Sobre et lumineux tombeau pour un père inconnu.



C'est un livre de mort mais qui porte admirablement son titre. *Plein soleil*. Valérie Clo dont le précédent roman *Amours et cha-cha-cha* était sorti chez Calmann-Lévy éclaire son père, qu'elle n'a pas connu, d'une lumière franche et brillante. Le soleil de la Méditerranée : celui de la Tunisie, le pays de ses grands-parents, et de Toulon où elle et sa mère suivront l'homme qui l'adoptera et dont elle portera le nom. *Plein soleil*, c'est le projecteur qu'elle braque sur William, juif tunisien, arrivé en France à 18 ans et mort à 27, quand sa fille n'avait que 13 mois, électrocuté sur son lieu de travail. Le peu de chose que l'écrivaine sait de lui ne ferait pas un « *roman de 200 pages* », regrette-t-elle, mais cela fait ce livre-tombeau, attachant dans sa sobriété. William ressemblait à Enrico Macias, avait perdu l'usage de son bras droit à la naissance et, peu avant sa mort, venait de décrocher grâce à des cours du soir un diplôme d'ingénieur en électronique. Il vivait avec sa femme esthéticienne et sa fille dans le 19^e arrondissement à Paris. C'était une belle vie qui s'annonçait.

« *Ce n'est pas un amour direct, c'est un amour dévié*

de sa trajectoire, qui fait des détours pour atteindre sa cible, un amour par procuration. » Car la mémoire est froide et les souvenirs de deuxième main. Les photos ont besoin de commentaires. La grand-mère dont la langue maternelle est l'arabe ne lui parle jamais de son fils mort. Rien de direct, rien de vivant pour s'émouvoir. L'orpheline connaît cette forme particulière du manque. Celui où l'on ne sait pas ce que l'on a perdu. Ça manque et c'est tout. De ce drame précoce et brutal, reste la terreur de tout voir disparaître du jour au lendemain, le sentiment de l'impermanence. Et la culpabilité. Dans la tombe avec le père, il y a aussi une partie de l'identité, un pays, une langue, une religion, des traditions, une place dans le monde... Alors dans ce portrait en morceaux, elle comble les trous et le vide en imaginant un compte à rebours des quatre dernières heures de la vie de son père. « *Le masculin en moi est en miettes. [...] Pas de griffes, pas d'épine, pas de dents acérées* », constate-t-elle mais à la place, elle a développé la force du roseau, celle de « *plier au moindre coup de vent* ».

V. R.

Valérie Clo

Plein soleil

BUCHET-CHASTEL

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 13 EUROS, 144 P.

ISBN : 978-2-283-02483-6

SORTIE : 13 JANVIER



9 782283 024836

5 JANVIER > ROMAN France

Les belles disparues



Originaire de la province de Sichuan au centre-ouest de la Chine, Zhu Wenguang a d'abord été vigile dans un magasin de prêt-à-porter de Deyrang. Au fil des années, le héros du désopilant nouveau roman de Christian

Garcin s'est transformé en un efficace justicier opérant dans l'ombre. Surnommé « *Zuo Luo, ou Zorro, du nom du célèbre renard masqué* », Wenguang part sans relâche à la recherche de « *jeunes femmes des campagnes pauvres vendues de force à d'autres paysans, ou à quelques citadins tout aussi pauvres* ».

Monsieur respecte parfois la voie officielle, lorsqu'il parvient à faire intervenir la police, mais peut opter aussi pour la ruse ou la force. Il lui arrive de résoudre une affaire en un tour de main, sans avoir à utiliser ni couteau ni pistolet. Un coup de genou dans les parties, un uppercut à la base du nez et un crochet au visage suffisent même souvent à lui faire prendre le dessus sur son odieux adversaire.



De lui, on sait encore qu'il a un cousin propriétaire d'un restaurant à New York. Qu'il fume des cigarillos quand il est sous pression. Qu'il est affublé de grosses joues et d'un regard impassible lui donnant l'air d'un « *lutteur de sumo à la retraite, le chignon en moins. Ou de la divinité dodue d'un autel domestique, le sourire en moins* ». Qu'il utilise des relais ou des indicateurs. Comme Bec-de-canard avec lequel il boit de la bière mongole et se chahute volontiers.

Il convient également de préciser que le volume disponible chez Verdier en janvier prochain porte le sous-titre suivant : *Un roman de Chen Wanglin*. Ce dernier se trouve être un écrivain pas encore publié qui aurait couché sur le papier *Les aventures de Zuo Luo, le renard justicier*. Certains de ses récits seraient en revanche traduits en France, puisque Wanglin aurait

rencontré un Français lorsqu'il était en Mongolie. Christian Garcin ayant quant à lui signé en 2009 chez Verdier *La piste mongole*, on serait tenté d'y voir comme une sorte de lien invisible... A. F.

Christian Garcin

Des femmes disparaissent

VERDIER

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 16 EUROS, 192 P.

ISBN : 978-2-86432-631-1

SORTIE : 5 JANVIER



9 782864 326311

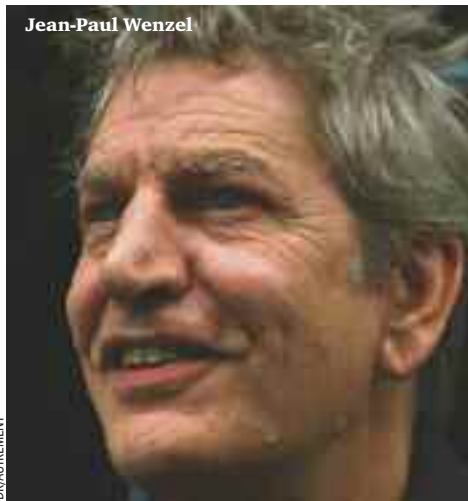
5 JANVIER > RÉCIT France

Près d'Hagondange

Jean-Paul Wenzel renoue avec le monde de la mine et des mineurs, immigrés de plusieurs générations.



Homme de théâtre complet, Jean-Paul Wenzel est acteur (notamment chez Peter Brook), metteur en scène et auteur de pièces, dont l'une, au moins, a marqué les mémoires : *Loin d'Hagondange*. Le texte a été publié chez Stock en 1975, réédité aux Solitaires intempestifs en 2008. Et traduit dans dix-huit langues. La pièce a été jouée partout dans le monde. Il y était question de la sidérurgie lorraine en crise, déjà, de ses mines et de ses mineurs, le tout raconté par deux d'entre eux, la retraite venue. Du « théâtre social », si l'on veut, dans la grande tradition de Jean Vilar. L'aventure a été suivie d'une autre, *Faire Bleu*, en 2002, qui lui fait écho en diptyque (publiée également aux Solitaires intempestifs). Afin de l'écrire, raconte Wenzel, il était retourné à Hagondange à la fin des années 1990, pour découvrir, « stupéfait, qu'à la place du site sidérurgique démantelé, on avait construit un parc de Schtroumpfs ! ». Symbole navrant de la fin d'un monde et du manque de respect d'une époque de mercantisme pour tout un pan de son histoire. Justement, l'ASBH (l'Association sociale du bas-



DR/AUTREMENT

sin houillier), elle, qui intervient à la fois sur le terrain socioculturel et de l'emploi, a aussi pour vocation que la mémoire des mines de charbon ne disparaisse pas. Et c'est dans le cadre d'un de ses programmes que Wenzel a été amené à se rendre à nouveau en Lorraine, non pas à Hagondange, mais pas très loin, à Forbach. Afin de mettre en fiction les témoignages, recueillis par des sociologues, de dizaines de mineurs d'origine maghrébine, venus d'Algérie ou du Maroc pour tenter leur chance, offrir une vie meilleure

à leur famille. Ils l'ont eue, en dépit de l'enfer de leur travail, des maladies, puis de la crise de l'activité minière suivie de la « casse » de l'outil de travail. Arrivés jeunes en France, quelle que soit leur génération, ils ont fait leur vie ici. Leurs enfants y sont nés. Mais ils se sentent toujours des immigrés, des déracinés, des deux côtés de la Méditerranée. Ils s'appellent Ahmed, Mohamed ou Omar. Ils sont âgés maintenant, et ils racontent tout le déroulé de leur vie avec pudeur, humour. Respect et tendresse pour la France, celle pour qui leurs grands-pères et leurs pères, parfois, ont combattu.

Eux, les mineurs, ce furent les « soldats du charbon », à qui ce livre rend hommage sans mièvrerie, puisque ce sont les héros de l'histoire qui prennent la parole, servis par un interprète sensible et inspiré.

A noter que, simultanément à ce récit de Jean-Paul Wenzel, qui appelle évidemment la scène, Autrement publie, dans sa collection « Mémoires », un ouvrage dirigé par Piero-D. Galloro, *Mineurs algériens et marocains : une autre mémoire du charbon lorrain*. J.-C. P.

Jean-Paul Wenzel

Tout un homme

AUTREMENT

TIRAGE : 3 500 EX.

PRIX : 12 EUROS ; 112 P.

ISBN : 978-2-7467-1481-6

SORTIE : 5 JANVIER



9 782746 714816

17 JANVIER > ROMAN France

Le libre de la jungle

Dans *Le mariage de Kipling*, **François Rivière** nous promène dans le Londres un peu louches des années 1880 en compagnie d'un jeune écrivain ambitieux, farouche et dissimulé, Rudyard Kipling.



Londres, 1889. Le « fog » et la Tamise charrient bien des secrets. Dans cet univers de mauvais garçons, de « horse guards » un peu louches, de mendiants, de matelots en cale sèche, débarque la « next big thing » de la scène littéraire. Un jeune homme de 24 ans, sans grâce et presque sans éducation, sans famille, binoclard, méfiant et opiomane, n'ayant ramené de ses Indes natales qu'un sens aigu de l'observation et le pourpre et l'or des horizons lointains. Comme égaré dans une ville qu'il n'aime guère et une vie où il ne s'autorise pas plus à aimer, le jeune Rudyard a bien du mal à devenir Kipling. Il faudra pour cela l'entremise du délicatement excentrique Henry James, et la rencontre avec un grand garçon américain, Wolcott Balestier, dont l'amitié pour être intéressée (il devient son agent en même temps que son



ROBERT ESPAILLE/ROBERT LAFFONT

François Rivière

âme damnée) ne l'incite pas moins à faire vraiment ses débuts dans la vie et à se libérer de la jungle londonienne. La sœur de Wolcott, Carrie, aura aussi son rôle à jouer ; celui de la future Mme Kipling...

Cette éducation sentimentale, un peu torve, délicieusement perverse, c'est *Le mariage de Kipling*, le nouveau roman de François Rivière. On

y retrouve la cosmogonie, les obsessions qui font toute la singularité de son auteur. Les visions de cauchemar sont parfois les plus belles, et toute l'œuvre pourrait emprunter le titre de cette série d'eaux-fortes de Goya, *Le sommeil de la raison produit des monstres*. Les pantins dévorés d'angoisse qui s'agitent sur cette avant-scène de théâtre, romancières sentimentales, michetons, peintres mondains, soldats dévoyés, ne sont au fond que les créatures nées de l'esprit malade d'un artiste en deuil de son enfance. Comme toujours chez Rivière, la tension dramatique est portée par une figure d'innocent magnifique (ici Kipling donc, un peu tendre pour la ville tentaculaire), d'exilé perpétuel. Il n'y a, semble-t-il nous dire, dans la vie d'un créateur, que la force du désir et celle de l'imaginaire ; et entre les deux, l'infinie souffrance de savoir que jamais l'un ne rejoint l'autre.

OLIVIER MONY

François Rivière

Le mariage de Kipling

ROBERT LAFFONT

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 252 P.

ISBN : 978-2-221-11340-0

SORTIE : 17 JANVIER



9 782221 113400

6 JANVIER > ROMAN France

Un été en Ariège

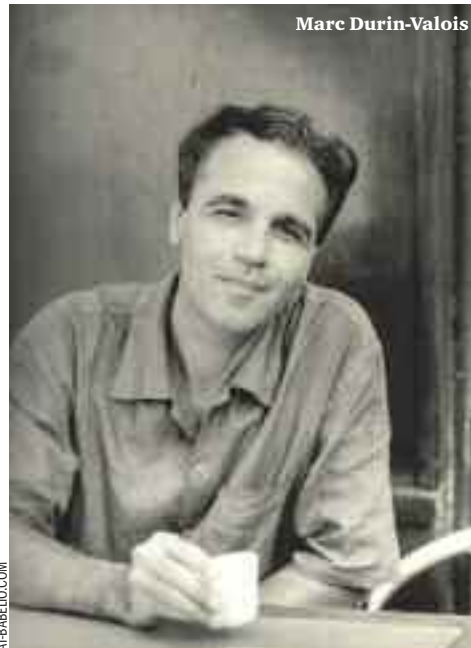
Un jeune intello punkoïde se confronte à la France profonde.



Antonin, le héros et narrateur imaginé par Marc Durin-Valois, est l'un des personnages les plus antipathiques qu'il nous ait été donné de lire depuis longtemps. Un petit bourge de dix-neuf ans qui, blackboulé au concours de Normale sup philo

– par provocation primaire, il a rendu copie blanche à la dissertation –, ne sait plus trop quoi faire de sa petite vie. A part absorber à peu près toutes les drogues existantes, en quantités industrielles, se déchirer la tête avec des musiques énergiques, jouer du piano et tenir une espèce de journal où il s'apitoie sur son sort. Alors, il vend l'appartement parisien que lui ont offert ses parents, en plein quartier Latin bien sûr, et, sans les prévenir, s'enfuit, au volant de sa décapotable déglinguée, passer l'été dans le petit village de l'Ariège où sa grand-mère vécut autrefois. Morte depuis vingt ans, mais sa maison, dite « maison rouge », existe encore, abandonnée et décatie.

C'est là qu'Antonin s'installe, dans la crasse à quoi il superpose son propre désordre et ses caprices de gosse de riche : il se fait livrer un somptueux piano sur lequel il va s'efforcer à jouer la sonate en si de Liszt, la plus longue jamais composée, paraît-il. Sinon, il vit plus ou moins à poil,



Marc Durin-Valois

fait hurler Joy Division, frime avec ses enveloppes bourrées de grosses coupures, et se défonce non-stop. On peut imaginer sans peine que ce n'est pas ainsi qu'il va séduire les autochtones – d'autant que sa grand-mère ne leur a pas exactement laissé un excellent souvenir ! Il sème la discorde dans une famille de ses voisins, désirant la mère, couchant avec la fille et

sa cousine. Hugo, le père, un ancien psy reconverti en couvreur, attendant sa revanche, se fait de plus en plus menaçant. Il tente de persuader Antonin, l'esprit embrumé par la schnouffe, qu'il est revenu au village pour mourir... Pendant ce temps, Bernadette, une adolescente particulièrement laide mais surdouée (elle veut devenir écrivaine et raconter leur histoire) espionne Antonin et les autres, espérant que le beau prince charmant l'enlèvera dans sa mustang... Naturellement, la « petite Mata-Hari », comme on la surnomme, sera bien déçue. Antonin ne pense qu'à lui, à ses petits problèmes, à son malaise existentiel et *tutti quanti*. Sera-t-il assez fort, au final, pour survivre, échapper à Hugo, régler ses comptes avec le lourd passé de sa grand-mère et échapper au piège du village, où il s'englue dans une torpeur hallucinée ?

Suspense, bien sûr, mené de main de maître par un Durin-Valois à son meilleur, incisif, nerveux, inspiré. Et roman composite, aussi : à la fois tableau d'une certaine jeunesse déboussolée, fable contemporaine sur toutes les illusions perdues et autoportrait d'un être en devenir à qui l'on espère que cette expérience aura servi de catharsis. J.-C. P.

Marc Durin-Valois

Les pensées sauvages

PLON

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 196 P.

ISBN : 978-2-259-21301-1

SORTIE : 6 JANVIER



9 782259 213011

13 JANVIER > ROMAN France

Variations sur le flottement

Avec son dernier livre, **Bruno Krebs** poursuit son entreprise d'écriture flâneuse, entre souvenirs de voyage et mémoire sublimée, c'est la langue qui y tient lieu d'intrigue.



Il y a des livres inclassables. Ils reflètent leurs auteurs qui ne se laissent pas aisément saisir. Tel *Sans rive* qui s'inscrit dans la continuité des autres récits de Bruno Krebs, si l'on peut parler de continuité lorsque l'errance et le flottement constituent le fil

rouge de cette œuvre singulière. Depuis son premier roman *Tom-Fly*, *le Pirate* (Climats, 1996) jusqu'à *La traversée nue* (L'Arpenteur, 2009) en passant par *Dans la nuit des chevaux* ou *Chute libre* (même éditeur), l'auteur né en 1953 à Quimper écrit comme on flâne. Cette dérive recrée en mots de très belles variations, comme en musique on parle de variations (Krebs a dédié un portrait au jazzman Bill Evans). Des personnages visitent certes ses livres : ici,



Bruno Krebs

une grand-mère arménienne, un groupe d'enfants dont il est l'accompagnateur, une jeune femme amoureuse, une vieille voisine dénommée Kate... De longues routes sont parcourues et des mers traversées : Brighton, Budapest, le Mexique, l'Australie... Entre rêve et réalité, pay-

sages et sensations, l'écriture de Krebs ne se borne à aucune frontière. La ponctuation dans *Sans rive* comme dans ses recueils précédents est intuitive, elle fait fi des majuscules, ignore la virgule, remplace le point par le retour à la ligne comme en poésie : « nuit estivale les avenues les carrefours fluides cortèges arrosés de confettis blancs cendres et scories paix générale escadre plein ciel dispense ses flocons du haut des nuages ». Mais les cartes de Krebs ne sont pas celles d'un géographe, et peu nous chaut au fond la relation de voyage. On devine bien chez l'auteur de ces « fragments » que la route est une excuse. Il faut bien des souvenirs pour que se déploie la langue dans toute l'amplitude de la mémoire sublimée. Le regard se suffit à soi-même, il tient lieu d'intrigue ; respirer, c'est déjà l'aventure.

SEAN J. ROSE

Bruno Krebs

Sans rive

L'ARPENTEUR

TIRAGE : 1 500 EX.

PRIX : 16,90 EUROS ; 136 P.

ISBN : 978-2-07-013167-9

SORTIE : 13 JANVIER



9 782070 131679

5 JANVIER > PREMIER ROMAN Grande-Bretagne

Roman russe

Jeune romancier anglais, **A. D. Miller** raconte le Moscou d'aujourd'hui vu par les yeux d'un expatrié.



Un perce-neige est une plante à bulbe précoce, à fleur blanche. Mais aussi, en argot moscovite, « un cadavre enfoui ou caché dans les neiges de l'hiver, que l'on découvre au moment du dégel ». Moscou, Nicholas Platt y a vécu et en est parti. « J'ai l'impression d'avoir besoin de parler de la Russie à quelqu'un, même si ça fait mal », confesse d'entrée de jeu le narrateur du réussi premier roman de A. D. Miller.

A une époque pas si ancienne que ça, au début des années 2000, Nick Platt est un avocat anglais qui parle presque couramment le russe bien que son accent trahisse ses origines. Expatrié à Moscou depuis quatre ans, il évolue au sein d'un cabinet, situé place Paveltskaïa, où il s'occupe principalement de prêts et de fusions-acquisitions. Notre homme est venu là parce qu'il a « envie d'aventure ». Nikolai, ou Kolya, comme on l'appelle sur place, va être servi après sa rencontre dans le métro avec deux affriolantes créatures locales, Macha et Katya, qu'il croit victimes d'un pickpocket.

Les demoiselles prétendent d'abord être sœurs puis cousines, avoir 24 et 20 ans. L'aînée est censée travailler dans un magasin de téléphones portables, alors que la cadette affirme étudier le « *business management* » à l'université. Avec elles, Nick se met à sortir. A faire la tournée des restaurants chics, des boîtes de nuit branchées et parfois clandestines. A s'autoriser à croire à la naissance d'une histoire d'amour intense et sincère avec la plus âgée des deux. Macha et Katya lui présentent même leur vieille tante, Tatiana Vladimirovna, que l'Anglais a envie d'aider dans ses démarches administratives pour acheter un appartement...

Ancien correspondant de *The Economist* à Moscou, A. D. Miller se montre particulièrement doué pour installer un climat incertain, pour laisser planer le doute sur l'issue d'une affaire que l'on sent torve. Portrait de la Russie d'aujourd'hui vue à travers le regard d'un étranger, *Perce-neige* emporte l'adhésion. **AL. F.**

A.D. Miller

Perce-neige

FLAMMARION

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR FLORENCE BELLLOT

TIRAGE : 5 000 EX. (PROVISOIRE)

PRIX : 19,90 EUROS, 322 P.

ISBN : 978-2-0812-4842-7

SORTIE : 5 JANVIER



9 782081 248427

5 JANVIER > ROMAN Israël

Glissements progressifs du réel



Il y a quelque chose de pourri au royaume d'Israël. Comme une contamination du quotidien par l'étrangeté, les cellules cancéreuses de la vie. Une jeune réfugiée des camps sent pousser en elle une chair étrangère qu'elle croit

allemande, un simple d'esprit sera abandonné, par les gamins qui en ont la charge, à la peur que lui inspire un repris de justice, un enfant refuse de jouer avec le fils de sa nourrice, un fils accompagne son père à un examen médical, un autre sera laissé par son géniteur dans une cafétéria de Tel-Aviv, un appelé du



DR/ACTES SUD

Yehoshua Kenaz

contingent doit « couvrir » la faute de l'un de ses supérieurs ; toujours, le réel est une zone grise et incertaine. Bourreaux ou victimes, chacun est d'abord à soi-même son propre tourmenteur.

Ces « histoires de travers », neuf en tout, composent *Chair sauvage*, le nouveau livre de **Yehoshua Kenaz**. Dans ces variations autour d'individus « borderline », l'auteur d'*Infiltration* (son chef-d'œuvre, Stock, 2003) fait preuve d'une maîtrise rare de ses moyens romanesques, s'autorisant des dérapages vers le champ du fantastique qui ne sont pas sans évoquer le Amos Oz de *Scènes de vie villageoise* (Gallimard, 2010). Sans doute aussi s'est-il rappelé, pour chacune de ces œuvres au noir, avoir été le traducteur en hébreu de Simenon, mais aussi du Modiano des *Boulevards de ceinture*. Fantasmagories urbaines, errances topographiques et métaphysiques, cruelles solitudes sont au programme de cet étrange livre du malaise où règnent la mort et la perte de soi. Contempteur impitoyable de ces successifs désastres, Yehoshua Kenaz préfère en rire de peur de devoir en pleurer. Tout ceci n'est pas très gai, mais tellement juste. **O. M.**

Yehoshua Kenaz

Chair sauvage

ACTES SUD

TIRAGE : 3 000 EX.

TRADUIT DE L'HÉBREU

PAR ROSIE PINHAS-DELPUECH

PRIX : 20 EUROS, 224 P.

ISBN : 978-2-7427-9491-1

SORTIE : 5 JANVIER



9 782742 794911

13 JANVIER > ROMAN Etats-Unis

La vallée

Connu pour ses romans noirs qui se déroulent dans le milieu du surf, **Kem Nunn** rejoint le catalogue de Sonatine avec *Tijuana Straits*.



Type grand et large d'épaules, barbu et chevelu, Sam Fahey s'occupe de la protection de certains oiseaux migrateurs. De pisser les chiens sauvages qui attaquent les gardes-frontières, éliminent les nids de sternes et tuent les coyotes. Le héros du nouveau roman de Kem Nunn vit en solitaire dans une vallée au bord du Pacifique, dans l'Etat de Californie, à deux pas du Mexique. Un pays qu'il voit comme un « *tumulte insondable de peur, de perversité* ».

Lorsqu'il surfait avec talent, Sam était surnommé la « *Mouette électrique* » à cause de sa façon de tenir ses bras. Comme une mouette qui fond sur la vague. Marqué par un père violent auquel il a voulu échapper à tout prix, notre homme a vite dérivé. Il a d'abord été passeur de drogue, avant de sombrer dedans, de faire de la prison. Sous l'emprise de méthamphétamine, le voici qui tombe par hasard près du poste frontière sur une

inconnue en mauvaise forme, transie jusqu'aux os. Elle se nomme Magdalena Rivera, vient de Tijuana où elle travaillait pour un cabinet d'avocats. Qui voulait la mort de cette jeune Mexicaine qui a juste eu le tort de soulever les mauvais tapis, d'enquêter sur des sujets qui fâchent ? Sam Fahey, qui la ramène chez lui pour la soigner, ne va pas tarder à l'apprendre...

L'auteur de *La reine de Pomona* (« La noire », 1993, repris en « Folio policier ») a toujours brossé un portrait particulièrement sombre de la côte Ouest des Etats-Unis. Célèbre pour ses romans qui se déroulent dans le milieu de la glisse (*Surf City* traduit dans la « Série noire » en 1995 ou *Le sabot du Diable* paru dans « La noire » en 2004), Nunn a gardé la bonne habitude de mettre en scène des losers magnifiques, obligés de sortir la tête hors de l'eau. *Tijuana Straits*, qui le voit rejoindre le catalogue des éditions Sonatine, est un nouveau tableau violent et désenchanté de sa terre natale. **AL. F.**

Kem Nunn

Tijuana Straits

SONATINE

TRADUIT DE L'ANGLAIS

(ETATS-UNIS) PAR NATHALIE

ZIMMERMANN

TIRAGE : 14 000 EX.

PRIX : 21 EUROS, 368 P.

ISBN : 978-2-35584-041-8

SORTIE : 13 JANVIER



9 782355 840418

5 JANVIER > ROMAN Grande-Bretagne

Chassez le naturel

Le zoologiste Robin Baker se sert d'un roman pour étayer ses thèses scientifiques... osées.



On savait déjà, depuis une éternité, que « l'homme est un loup pour l'homme ». Voici qu'un zoologiste anglais facétieux entreprend, grâce à un roman déjanté, de démontrer que l'homme, placé dans des conditions idoines, redevient le singe qu'il fut autrefois.

Une espèce d'évolution à rebours, si l'on veut, où la nature profondément bestiale qui demeure en chacun d'entre nous reprend assez vite ses droits. La thèse, osée mais somme toute très plausible, avait déjà été avancée par le professeur Robin Baker dans un essai remarqué, *Sperm Wars*, paru chez Lattès en 2005, où il prétendait révéler « les secrets de nos comportements amoureux ». Aujourd'hui, sur le même sujet, Baker a recours au roman. Une espèce de cocktail de « Koh-Lanta », « L'île de la tentation » et « Tarzan », pimenté par une intrigue tordue et rocambolesque. Qu'on en juge. En 2006, Raul Lopez-Turner, professeur à l'université de Manchester, embarque une dizaine de ses étudiants, encadrés par quatre adultes, pour une île déserte des Fidji, afin de participer à une sorte de « stage nature ». C'est ce qu'ils croient. En fait, cette île a été choisie par Raul, un savant fou et pervers, parce que peuplée d'une colonie de chimpanzés réintroduits en liberté il y a quelques années. Son idée,



Robin Baker

en fait, est d'y créer une colonie humaine sur le même modèle, et d'en étudier les comportements sexuels, une fois les cobayes placés dans des conditions si extrêmes qu'ils vont petit à petit revenir à leur état « naturel ».

En clair, une horde sauvage régie par un mâle dominant, Sledge, où tout le monde va finir par copuler avec tout le monde, quels que soient les sexes et les configurations. De ces expériences

naîtront quelques enfants, dont il sera assez malaisé de distinguer le géniteur ! Raul, lui, se serait bien vu finir ses jours comme gourou de cette communauté d'un genre nouveau.

Pour ce faire, avec la complicité d'Antonio, il fait semblant de disparaître, les étudiants et leurs encadrants se retrouvant totalement isolés, nus, sans eau et sans nourriture, sans abri, et vite sans espoir de retrouver un jour leur existence première. Chacun, alors, va petit à petit révéler ses penchants jusqu'ici plus ou moins refoulés : pour le sexe, bien sûr, mais aussi le viol, la violence, le mensonge, la trahison, la jalousie...

Tout ceci, nous l'apprendrons grâce à l'enquête à rebours menée par le romancier, Robin Baker s'impliquant dans son histoire en tant qu'ami de Raul, au départ, puis chargé d'écrire, par une des rescapées, Ysan, le récit de leur odyssée. Ysan, celle qui démasque Raul, mais dont le rôle dans toute l'affaire est plus qu'ambigu.

Ce *Primal* se révèle passionnant une fois qu'on a accepté le postulat de base et de se laisser porter par l'intrigue. Il fait froid dans le dos aussi. Car, en fait, la théorie de Baker se révèle à la fois juste et insuffisante : livré à lui-même, l'homme ne redevient pas un singe, il est bien pire ! J.-C. P.

Robin Baker

Primal

JC LATTÈS

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR DENISE BEAULIEU

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 430 P.

ISBN : 978-2-7096-3412-0

SORTIE : 5 JANVIER



9 782709 634120

5 JANVIER > SCIENCES France

Le fjord de l'Eternité

Un savant et un journaliste racontent comment l'homme est entré dans une nouvelle ère géologique.



La science est aussi une aventure. Ici, elle commence vraiment par un voyage, sur un bateau. Cap sur le continent blanc qui est de moins en moins blanc, vers le Evigedhesfjord, le fjord de l'Eternité. C'est dans

cette glace que se lit le passé de la Terre et peut-être aussi son avenir. « Depuis le XIX^e siècle, comme le montrent les courbes comparées des températures et des gaz à effet de serre analysés dans les glaces des pôles, nous transformons la Terre tel qu'aucun autre événement cosmique, tellurique ou géologique ne l'a fait de manière aussi brutale depuis des millions d'années. »

Cette nouvelle période où l'homme devient le principal modificateur du climat, le savant Claude Lorius et le journaliste Laurent Carpentier la nomment anthropocène, l'ère des humains,



Laurent Carpentier et Claude Lorius

qu'ils espèrent voir officialisée en 2012 lors d'un congrès international en Australie. Et ce qu'ils nous en disent n'est pas réjouissant : pollutions, catastrophes naturelles, rareté de l'eau, famines, guerres. « Nous vivons dans l'illusion d'un monde infini, dans l'obsession de la croissance et dans le fantasme de l'exception humaine. »

Au-delà du constat aussi simple qu'effrayant qui redonne crédit aux thèses de Malthus, l'ouvrage est l'occasion de découvrir le personnage de

Claude Lorius, 78 ans, géophysicien et pionnier de la glaciologie en terre Adélie. C'était à la fin de 1956, en pleine guerre froide, sur un continent épargné par le chahut idéologique, que les premiers « carottages » commencèrent. Les notes du carnet de bord d'alors s'insèrent dans le récit d'aujourd'hui avec ses informations précises sur le réchauffement climatique. On apprend que le jeune Claude Lorius, désormais membre de l'Académie des sciences, a eu l'intuition que la glace pourrait bien contenir les archives de l'atmosphère en sirotant un whisky « on the rocks ». Un demi-siècle de mesures et de recherches ont validé cette prise de conscience de quelque chose d'inéluctable. Une sorte de certitude qui viendrait du froid...

Claude Lorius et Laurent Carpentier

Voyage dans l'anthropocène

ACTES SUD

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 19,80 EUROS ; 200 P.

ISBN : 978-2-7427-9534-5

SORTIE : 5 JANVIER



9 782742 795345

LAURENT LEMIRE

5 JANVIER > HISTOIRE France

De Robespierre à Hitler

« Le nazisme a été la réponse de l'histoire allemande à la question que lui avait posée la Révolution française. » **Fabrice Bouthillon** ne s'encombre pas de circonlocutions. Sa thèse iconoclaste est écrite d'une manière limpide, et il s'emploie à la démontrer en trois cents pages efficaces et troublantes. Pour lui, l'in vraisemblable construction du nazisme ne peut se comprendre sans un retour à 1789. À l'aide d'exemples précis, il explique que la Révolution a déchiré le contrat social européen qui existait entre la droite et la gauche. De cette cassure, l'Allemagne ne se serait pas remise, malgré les efforts d'un Bismarck, ce qui aurait conduit à la Première Guerre mondiale et à l'élaboration du nazisme envisagé comme une sorte d'ultracentrisme par addition des extrêmes en prétendant réconcilier nationalisme et socialisme.



Fabrice Bouthillon

Professeur d'histoire contemporaine à l'université de Brest, ce normand étudie le totalitarisme sous un angle original. Le chapitre VII de son ouvrage intitulé « Et le bunker était vide » avait déjà été publié il y a trois ans chez Hermann et avait reçu en 2009 le prix Henri-Hertz de la chancellerie des Universités de Paris. Fabrice Bouthillon y démonte la manœuvre politique de Hitler qui, à travers ses deux testaments et son suicide, tente de donner au nazisme une dimension chrétienne.

Les adeptes de la Révolution seront déroutés par la démonstration de ce jeune historien. Par son renouvellement de la vision du nazisme et du totalitarisme, elle mérite qu'on s'y attarde, qu'on la discute. En tout cas, voilà un auteur qui fait réfléchir et son essai ne devrait pas passer inaperçu.

L. L.

Fabrice Bouthillon

Nazisme et Révolution

FAYARD

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 19,50 EUROS ; 336 P.

ISBN : 978-2-213-65600-7

SORTIE : 5 JANVIER



9 782213 656007

5 JANVIER > BD France

Terra lacryma



RENEE/FUTUROPOIS

Aux confins de la désespérance, **Ludovic Debeurme** transporte dans de nouvelles dimensions le récit entamé cinq ans plus tôt avec **Lucille**.



Il n'est pas nécessaire d'avoir lu **Lucille** pour appréhender **Renée**. Toujours en terre et sur la côte picardes, désolées à plus d'un titre, celui-ci prolonge pourtant celui-là, publié en janvier 2006 (Futuropolis) et prix René-Goscinny.

Après les amours d'une adolescente anorexique, Lucille Flavinsky, avec le fils d'un marin alcoolique et violent, Ludovic Debeurme s'intéresse à une autre jeune fille dévastée. Renée se scarifie. Elle vit dans le dégoût d'elle-même, hantée par le souvenir d'un frère énigmatique dont le dessinateur dévoile peu à peu la figure au fil d'une construction extrêmement sophistiquée. Son père est en prison pour des raisons que l'on découvrira dans le cours du récit. Il va y croiser le chemin d'Arthur/Vladimir, l'amant de Lucille qui s'y morfond après avoir tué un soupirant de sa bien-aimée.

Au cœur du livre, la prison fonctionne comme le réceptacle de trajectoires multiples qui viennent s'y fracasser, celles d'Arthur/Vladimir, du père de Renée ou encore d'Eddy, un vieux marin. Elle agit aussi comme le miroir d'un univers carcéral

plus vaste, porté en elles par Lucille ou Renée. Murés dans leurs traumatismes, les personnages de Ludovic Debeurme traînent chacun leur cachot dont ils cherchent vainement la clé.

Le dessinateur, lui, s'est de longue date affranchi du vocabulaire traditionnel de cases et de phylactères de la bande dessinée. Et, depuis **Lucille**, il y a cinq ans tout juste, il a enrichi son style, donné de l'épaisseur à son dessin, faisant profiter **Renée** des travaux réalisés entre-temps tels **Le grand autre** (Cornélius, 2007), un chef-d'œuvre, ou le recueil d'illustrations **Terra maxima** (Cornélius, 2010). Il décrit l'enfermement des êtres, saisis en gros plan ou montrés tout petits, recroquevillés dans le mystère de leur drame intérieur, avec une grande liberté graphique. Ludovic Debeurme procède par touches, projetant sur la feuille blanche des images et des textes tantôt éparpillés, tantôt au contraire ramassés, concentrés. Son œuvre progresse comme en souffrance, dans les battements irréguliers du cœur, avec une respiration saccadée par les peines et les angoisses.

FABRICE PIAULT

Ludovic Debeurme

Renée

FUTUROPOIS

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 29 EUROS, 464 P. N & B.

ISBN : 978-2-7548-0085-3

SORTIE : 5 JANVIER



9 782754 800853